

XYZ. La revue de la nouvelle



Le mythe décisif

Luc Martin

Numéro 65, printemps 2001

Toiles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4099ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martin, L. (2001). Le mythe décisif. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (65), 74–76.

Le mythe décisif

Luc Martin

« **J**'attends mon ami », avait répondu l'homme, apparemment indifférent à la réaction amusée de ses interlocuteurs.

C'est que depuis des mois qu'il venait s'asseoir là, dans le hall, sa valise à côté de lui, on ne cessait de lui poser la même question : « Qu'est-ce que vous attendez, monsieur Lapierre ? » Chaque fois il donnait la même réponse laconique, le regard perdu dans le vague, sans manifester la moindre exaspération.

Certains visiteurs, surpris de le voir encore là, demandaient parfois des explications au personnel, et on se parlait en chuchotant. Quelques-uns secouaient alors la tête en le regardant du coin de l'œil. « Pauvre homme », semblaient-ils se dire, puisqu'il n'avait jamais de visite.

À l'heure des repas, il se laissait conduire sans mot dire à la salle à manger, puis revenait à son poste jusqu'à l'heure du coucher, où on le voyait regagner sa chambre avec une expression résignée. Mais hormis cette taquinerie inoffensive, on le laissait généralement en paix et c'était mieux ainsi. Rien à voir avec les tourments qui avaient été son lot pendant des années.

Tout avait commencé dès son arrivée, alors qu'il venait de sortir de l'hôpital et qu'il ne se remettait que péniblement d'un « épuisement professionnel ». Un pensionnaire, boucher à la retraite décédé depuis, avait appris de sa fille infirmière que l'homme avait craqué à... tondre la pelouse. Trouvant la chose du plus grand comique, il s'était ingénié par la suite à tourmenter Aimé Lapierre de mille façons. Le matin, par exemple, il s'installait à la fenêtre de la salle à manger et disait d'une voix forte : « Le gazon pousse, mon Aimé, le gazon pousse à vue d'œil... » Et il imitait le bruit d'une tondeuse en se promenant entre les tables, se repaissant du coin de l'œil de l'air affligé de sa victime.

Quand Aimé avait obtenu cet emploi au monastère, il avait déjà cinquante ans et ne s'était jamais chargé que de menus

travaux dans le quartier où il avait vécu jusque-là avec ses vieux parents. Mais voilà qu'ils étaient décédés coup sur coup, le laissant seul et désemparé. Quand on lui avait demandé ce qu'il savait faire, il avait aussitôt pensé à la tondeuse. Lorsque sa mère vivait, elle ne manquait jamais de le féliciter lorsqu'il rentrait, triomphant, après avoir soigneusement tondu la maigre parcelle de terrain de leur voisine. Comme il chérissait ce moment, lorsque, sa tâche achevée et son bon travail reconnu, il pouvait se prélasser devant un match de base-ball à la télévision.

Mais au terrain du monastère, les choses avaient mal tourné. Trouvant là un exutoire à son chagrin, il s'était attelé à la tâche avec énergie. L'immense terrain du monastère étant pratiquement un sous-bois, il était hors de question d'utiliser un de ces petits tracteurs qu'il admirait tant. Très vite, il avait compris qu'il lui faudrait redoubler d'ardeur et oublier les pauses s'il voulait en venir à bout. Après trois jours, il cessa de prendre son dîner. Le soir, lorsque le frère responsable venait lui enjoindre de retourner chez lui, il n'écoutait même pas ses félicitations et partait, dépité et fourbu, après avoir jeté un dernier coup d'œil à l'œuvre inachevée. Il ne dormait plus.

Après une semaine, bien qu'il eût ébauché toutes sortes de stratagèmes pour aller plus rapidement, il constata avec dépit qu'alors qu'il touchait enfin aux confins du terrain, l'herbe avait tellement poussé que son travail des premiers jours ne paraissait plus. Ensuite, une pluie forte tomba pendant deux jours et on lui dit de rester à la maison. Il voulut regarder le base-ball, mais comment trouver le repos quand sa tâche était inachevée ? Et puis la vue du terrain impeccable le rendait fou.

Il revint tout de même, gonflé à bloc et décidé à en finir. Pour éviter de perdre du temps, il traînait le bidon d'essence, le râteau et les sacs à ordures. Mais la pluie semblait avoir accéléré la croissance du gazon, si bien qu'il ne gagnait guère de terrain. Puis, un mercredi où le soleil tapait particulièrement dur, on lui demanda d'interrompre son travail puisqu'une séance de prières aurait lieu près de la statue de saint Joseph. Il entra dans une colère folle et poursuivit le religieux avec son engin en hurlant des imprécations.



On vint le chercher en ambulance. « Je n'ai pas encore fini ! » hurlait-il. Quelques jours plus tard, le frère alla lui rendre visite à l'hôpital. « Mon pauvre ami ! s'exclama-t-il, c'est le mythe de Sisyphe. » Aimé crut que c'était la maladie dont il souffrait — il avait compris le mythe décisif, comme on disait à la télé « le match décisif » ou « le jeu décisif ». Sa maladie devait en être à la phase terminale.

Mais il ne mourut pas et, ses crises se faisant moins fréquentes, on l'installa à la pension. Après la mort du boucher, certains avaient repris le flambeau et les taquineries sur la pelouse s'étaient transmises de pensionnaire en pensionnaire et parmi le personnel, bien que sous une forme atténuée. En réalité, ces dernières années, plus personne ne se souvenait de l'origine de la farce, mais on s'amusait toujours de la réaction effarée d'Aimé devant toute allusion à la croissance de la pelouse.

Maintenant, avec son attente silencieuse et son omniprésente valise, il ne restait guère plus que cette question et son invariable réponse : « J'attends mon ami. » Un jour, un médecin vint l'examiner et déclara qu'il n'était pas sénile, mais que son cœur était très fatigué. Il lui prescrivit des médicaments. Aimé Lapierre mourut le lendemain, assis sur sa chaise, la main posée sur sa valise.

Le médecin revint constater le décès. Lorsque le vieil employé des services funèbres arriva, il reconnut aussitôt Aimé. « Mais c'est Aimé Lapierre ! s'exclama-t-il. Il était notre voisin lorsque j'étais tout petit. J'ai dû être son seul ami. »